



OUTWITTING THE DEVIL

ENTRETIEN AVEC AKRAM KHAN ET RUTH LITTLE

Le titre du spectacle pourrait se traduire par « se jouer du Diable ». Que cache cet intitulé énigmatique ? De quelles histoires vous êtes-vous inspiré pour incarner cette puissante évocation ?

Akram Khan et Ruth Little : Nous pourrions en effet traduire le titre par « tromper le Diable ». Le diable est d'ailleurs ici purement humain. Il évoque l'avidité, les inégalités, les mauvais traitements que nous faisons subir à notre environnement, l'épuisement des ressources, la faim... À l'origine du projet, le diable représentait aussi le temps. Nous essayons de trouver un moyen de contrôler le temps, de nous jouer de lui, car nous pressentons que celui-ci nous est compté. Mais « duper le Diable » serait aussi, d'une certaine façon, nous tromper nous-mêmes. Le projet s'appuie sur plusieurs histoires fondatrices de notre civilisation, de la culture occidentale et de la tradition monothéiste. Nous travaillons sur un fragment de l'*Épopée de Gilgamesh* retrouvé récemment en Irak. Ce passage évoque la domestication de la nature sauvage et l'accession de l'espèce humaine à la civilisation. Il est question de destruction, de violence, de culpabilité et déjà de notions d'écologie. C'est aussi le récit d'un apprentissage sur la condition humaine et sur notre mortalité. Comme l'histoire de Gilgamesh, celle de *Don Quichotte* est le récit d'un compagnonnage. Premier roman moderne, il fait partie de nos sources d'inspiration. Les deux héros partent dans une quête, dans un combat contre l'impossible dans une société devenue folle. Nous retrouvons les mêmes thèmes de violence et d'avidité, de démence sociale. Une autre référence est celle du poème du mystique persan Rûmî : « *La vérité est un miroir tombé de la main de Dieu et qui s'est brisé. Chacun en ramasse un fragment et dit que toute la vérité s'y trouve.* » Ces notions de fragments, de transmission, d'omission voire d'oubli deviennent une sorte de logique structurelle dans notre performance. Ce sont des histoires dont nous ne comprenons pas toutes les implications et desquelles nous n'avons pas beaucoup appris. Le tableau *La Cène* de Léonard de Vinci est aussi à l'origine de nos réflexions. En plus des thèmes de l'immortalité et de la trahison, la fresque véhicule les idées importantes de collectivité et de partage. Le « dernier repas » peut être vu comme un rituel réparateur. Se rassembler pour créer et non pour détruire. C'est un apprentissage collectif, une sorte de résistance au morcellement, à l'éclatement social, à la violence que l'on voit aussi en toile de fond dans le spectacle. La chorégraphie va se nourrir de cette richesse pour trouver le mouvement, l'expression physique qui représentera au mieux ces concepts.

Ruth Little : La signification profonde de tous ces mythes, aussi emblématiques et symboliques qu'ils soient, est de savoir comment la cupidité, l'avarice, la voracité consume les autres, dévore et ravage notre monde. Nous transmettons ces histoires sans les comprendre vraiment, nous prenons volontairement des petits morceaux de ces histoires et les agençons à notre convenance, ne prenant à l'intérieur que ce qui nous intéresse personnellement. Nous oublions ce qu'est la communauté, que nous ne savons plus ce qu'est se souvenir collectivement, former des rituels et comment les accomplir ensemble.

Il y a dans vos plus récents spectacles une urgence à parler du monde et au monde, à travers les mythes anciens et parfois des récits plus actuels. Comment votre intérêt à explorer les questions d'environnement et de société s'est-il développé ?

Akram Khan : Pendant mon parcours, ma vision a progressivement changé. J'ai toujours pensé que mon travail était consciemment apolitique. J'avais une idée presque romantique de la chose. Je me suis rendu compte qu'en fait tout est politique dans la vie et cela s'est petit à petit manifesté dans mes spectacles. Dans la compagnie Akram Khan, nous nous sentons concernés non seulement sur le plan artistique mais aussi sur le plan humain et ressentons de plus en plus le besoin de parler du monde. Nous réfléchissons à l'avenir, à ce que nous laissons derrière nous pour nos enfants, à l'état dans lequel nous leur léguons le monde. Il est devenu urgent de parler des problèmes sociétaux. Nous ne pouvons pas non plus séparer la politique de l'écologie, comme nous ne pouvons pas séparer l'être humain de la nature. C'est pourtant ce que nous pensons pouvoir faire, dans notre tentative de la domestiquer.

Nous avons créé un fossé où la nature est détachée de la société. C'est une séparation illusoire car les deux sont entremêlées, la nature humaine est aussi animale, sauvage, et c'est une erreur de nous couper de notre environnement. C'est ce que les mythes nous enseignent. Du chaos que nous appelons nature naît l'ordre. Le chaos n'est pas le fruit du hasard mais une structure complexe qui oscille entre ordre et désordre. Ce que nous voyons, nous supposons que c'est l'ordre, ce que nous ne pouvons voir, nous pensons que c'est le chaos. C'est justement ce que nous ne voyons pas qu'il nous faudrait mettre en lumière aujourd'hui.

Ruth Little : Il y a toujours eu, à un certain niveau, une vraie conscience écologique dans le travail d'Akram Khan. La nature est très présente dans ses œuvres, la relation à la terre et par conséquent à l'écosystème. Sur scène, nous proposons un reflet de notre relation au monde naturel et nos tentatives pour le contrôler, même si cette nature sauvage fait partie intégrante de nous-même.

Comment appréhendez-vous la multidisciplinarité ou plutôt l'interdisciplinarité que vous déployez dans votre travail de création ?

Akram Khan : Nous collaborons toujours avec des personnes d'origines diverses et aux savoir-faire variés. Nous avons, pour ce spectacle, voulu privilégier la diversité des âges. L'idée était de réunir sur scène six danseurs (deux danseurs de 50 et 67 ans et quatre plus jeunes) pour leurs expériences différentes du temps et dans le temps, leurs qualités et énergies multiples, leurs histoires et leurs mémoires du corps singulières. Ce que j'aime aussi dans le travail au sein de la compagnie, c'est le moment où, dans le même espace, nous créons différentes strates du processus en cours. Une idée nous inspire, nous allons la chuchoter à l'oreille de quelqu'un d'autre, pour voir s'il y aura résonance. Il en ressort une autre idée que l'on chuchote à la personne suivante et ainsi de suite. Pour moi, l'échange de réflexions qui s'enrichit à mesure est la meilleure façon de travailler. En général, cela se fait de manière plus isolée, mais le travail collectif est un terrain d'inspiration très fertile.

Depuis la décision d'arrêter votre carrière solo, comment envisagez-vous la nouvelle voie dans laquelle vous vous engagez artistiquement ?

Akram Khan : Ce sera pour moi et pour l'équipe, une nouvelle façon d'apprendre. Ce qui m'intéresserait beaucoup, ce serait de ne plus travailler spécifiquement la danse dans des lieux habituellement réservés à cela. J'ai envie de parler du mouvement des corps au moyen d'autres médiums comme la radio ou la télévision, à travers les médias et pas seulement dans des performances sur scène, pas seulement dans les théâtres. J'aimerais découvrir d'autres espaces, une autre manière d'explorer le mouvement et la chorégraphie. Ce serait en quelque sorte une nouvelle façon de communiquer la connaissance du corps, le savoir que le corps a engrangé, ses expériences, de le montrer dans d'autres environnements. Il ne s'agira plus simplement de nous inclure dans un contexte où nous pouvons nous dire « nous sommes en train de regarder de la danse », mais de concevoir comment nous pouvons penser notre propre être « incarné ». Nous devons penser notre corps de manière différente, lui accorder encore plus d'attention dans le monde virtuel et « désincarné » dans lequel nous vivons. Il semble que prendre conscience « d'avoir un corps » est précieux et pour que ce corps ait des compétences et des sensibilités, il faut qu'il ait également la capacité de se mouvoir avec les autres. C'est pourquoi il est important de travailler en dehors d'espaces spécifiquement dédiés à la danse afin d'offrir une opportunité aux individualités et de donner sens à un mouvement commun. Ce mouvement nous permet d'apprendre et d'élaborer une pensée collective. Il nous faut trouver une nouvelle manière de vivre côte à côte, de recréer des rituels et de les accomplir ensemble.

Propos recueillis par Malika Baaziz

73^e
ÉDITION

4 AU 23 JUILLET 2019

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i #FDA19